

Pascal Mériageau

Max Lang
n'est plus ici

roman

Denoël

Max Lang n'est plus ici

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Mankiewicz, 1993
Escaliers dérobés, 1994

Pascal Méridgeau
Max Lang
n'est plus ici

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1999
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24813.5
B 24813.0

1.

L'avis avait été rédigé d'une main sûre, les lettres calligraphiées amoureusement. À compter du 1^{er} mars 1940, les élèves devaient apporter à l'école les cheveux qu'ils récupéreraient chaque matin sur leur peigne ou leur brosse.

Le directeur venait de lui remettre à cet effet un sac de jute, qu'elle tiendrait dans son placard à balais. Il avait précisé que les autorités destinaient les peignures à la fabrication du feutre, qui faisait cruellement défaut au Reich. Emma Fischer avait acquiescé sans un mot. Chaque jour, elle assurait le ménage des classes et des bureaux, balayait les couloirs et passait un chiffon humide sur les huisseries. Une fois par semaine, le lundi, elle faisait les vitres avec l'aide de Eva Hirsch, la seconde femme de ménage. Emma arrivait chaque jour avant l'aube et quittait l'école à l'heure où la classe commençait.

Elle posait la main sur la poignée de la porte ouvrant sur la cour lorsqu'elle entendit la voix de l'instituteur.

« *Que Dieu détruise l'Angleterre!* » Comme chaque matin, elle murmura sans y penser la réponse demandée, en même temps que les élèves la lançaient à leur maître. « *Il le fera!* »

Elle se dirigeait vers la rue, qu'elle remonterait d'un pas pressé jusqu'à son petit deux-pièces dans une cour de Gibstrasse, quand apparut un jeune homme essoufflé, tête nue et le manteau grand ouvert malgré le froid glacial de février. Emma le remarqua à peine, son attention attirée par un mince ruban de papier que le vent soulevait du pavé de la cour.

Ses élèves se trouvaient déjà dans leur classe, mais Max Lang n'était pas en retard.

Emma se pencha pour cueillir le ruban et alla le déposer dans une des deux poubelles placées près du portail. Avant de sortir, elle vérifia que la cour était nette. Le jeune homme essoufflé avait disparu.

Dans le couloir désert, Max longea la rangée de pelisses et de capes qu'aucune couleur n'égayait. Depuis qu'hier après la classe le directeur l'avait convoqué, il savait ce qui l'attendait.

Un grognement répondit au coup frappé à la porte de Fritz Dreschler. Le directeur se tenait debout près du poêle, son épais manteau gris jeté sur les épaules. Il leva les yeux vers Max et désigna le seau à charbon vide.

— Dans trois jours, je ne pourrai plus chauffer les classes. Il est question de fermer les écoles la semaine prochaine.

Max se laissa tomber sur une chaise. Il chassa la pensée qu'il pourrait aider Fritz à parler et attendit, sans impatience, curieux de voir comment l'autre allait s'y prendre. Brutalement, sans doute.

— Cette fois-ci, je ne peux rien pour toi.

Brutalement.

Le directeur n'espérait pas de réponse, il s'assit sur un coin de son bureau.

— Sincèrement, je crois que c'est mieux pour tout le monde. Sinon, ce ne serait pas ta démission qu'ils demanderaient, mais ta tête.

Max observait celui qui avait été son ami, qui l'était encore peut-être, et se rappela le temps où ils couraient ensemble les librairies d'occasion, à la recherche d'ouvrages dégénérés. Il se souvenait de la jubilation qui s'emparait de Fritz lorsqu'il mettait la main sur un livre interdit, enseveli sous la poussière d'une boutique obscure. Ils occupaient alors la soirée, souvent une partie de la nuit, à lire à haute voix les passages qu'ils jugeaient les plus subversifs.

— Qu'est-ce qui t'a pris de dire que les nègres étaient des êtres humains comme nous ?

— Ils ne le sont pas ?

— Tu te doutais bien qu'il se trouverait un gamin pour le répéter à ses parents. Que veux-tu qu'ils comprennent, les gosses, si on leur enseigne le contraire de ce qu'ils entendent tous les jours chez eux ?

Max ne pouvait rien répondre à cela. Et puis, à quoi bon se défendre, essayer de se justifier ? Il n'en avait pas

l'envie. À plusieurs reprises déjà, Fritz l'avait mis en garde, des parents s'inquiétaient de certaines phrases équivoques, d'attitudes peu conformes à ce qu'ils se savaient en droit d'exiger d'un instituteur. Un nouveau sursis ne lui servirait à rien, il fallait en finir avec cette situation.

— Je t'assure que je n'ai vraiment pas envie de rire.

Un mouvement nerveux de la lèvre, peut-être, que le directeur avait pris pour de l'ironie. Depuis longtemps, Fritz n'avait plus envie de rire. Depuis qu'il avait rasé la moustache qu'il portait pour parfaire ses imitations du Führer, qui faisait crouler les arrière-salles des cafés étudiants. Comme si, en choisissant de se laisser emporter par le courant, il avait voulu cesser de ressembler à l'organisateur du chaos.

Il se redressa, passa derrière son bureau, prit une feuille dans un tiroir, qu'il tendit à Max.

— Voilà, tu n'as qu'à signer.

Max parcourut le texte. Pour raisons personnelles, il renonçait à son poste d'instituteur et au traitement afférent. Sa décision était irrévocable, il n'aurait aucun droit à faire valoir désormais.

Il data, signa, se leva. Fritz lui tendit une main, qu'il accepta.

— Tu me crois vraiment assez stupide pour penser qu'ils sont l'avenir de l'Allemagne ?

— Je ne crois rien.

Je ne crois rien et je ne crois en rien. La formule lui plaisait, justement parce qu'elle n'était qu'une formule. Fritz tourna son regard vers la fenêtre. C'était fini.

Max se dirigea vers la porte. Sans hâte.

Un pâle soleil d'hiver éclairait le couloir. En passant devant ce qui hier était sa classe, Max s'arrêta un instant, espérant surprendre la voix d'un de ses élèves. Son remplaçant dictait un problème où il était question des sommes que le Diktat de Versailles imposait à l'Allemagne de payer. Lorsqu'ils auraient trouvé la solution, les gamins ouvriraient leur livre de lecture.

Le Führer est le meilleur ami des petits enfants et des animaux.

Ces derniers temps, il lisait une menace dans leurs yeux. Fritz avait raison. On les encourageait à dénoncer leurs parents, comment n'auraient-ils pas épié leur instituteur ? Un matin, il avait compris que ses élèves lui faisaient peur.

Il quittait l'école où il venait de passer trois années de sa vie. Ses élèves étaient redevenus des enfants.

2.

Droite et tendue, Magda Lang se tenait posée du bout des fesses sur une bergère. Face à elle, Max s'absorbait dans la contemplation de sa tasse, pensant qu'il ne se ferait jamais à cette cérémonie du thé telle que sa mère lui en imposait le rituel. Engoncée dans un manteau de marmotte, une veste de laine et trois pull-overs, chaussée de bottes fourrées, Mme Lang paraissait décidée à montrer à son fils qu'elle ne supportait pas ce froid. Comme si lui-même y était pour quelque chose. Il se tenait à sa décision de ne rien dire de son éviction de l'école, certain que l'aveu déclencherait des remontrances qu'il ne se sentait pas en état de subir. Sa mère insistait pour qu'il entre en relation avec la fille d'une de ses amies. Comment était-il possible qu'il ne se souvienne pas de Mme Metzger, qui habitait jadis à l'étage au-dessus ? Enfin, cette fille, qui se prénomrait Gertrude, à moins que ce ne soit Hildegarde, Magda ne savait plus, souhaitait faire donner des leçons particulières à son fils, qui

devait avoir une dizaine d'années. Elle assurerait à Max un complément de revenu confortable, qui lui permettrait de quitter son logement, indigne d'un professeur.

Résolu à laisser son thé refroidir, il leva les yeux vers elle. Sa sécheresse l'étonnait toujours. Les photographies qu'il connaissait d'elle jeune montraient une femme dure, mais non dénuée de séduction. En avait-elle jamais usé?

Mariée par ses parents à l'homme qui, dix mois plus tard, était devenu le père de Max et les avait abandonnés moins d'un an après, pour mourir bêtement, d'une glissade, alors qu'il déambulait avec une fille sur le Kurfürstendamm, elle était devenue veuve sans s'être jamais sentie femme, songeant dès lors à refaire une vie à peine commencée. Jamais elle ne trouva à se remarier. Elle vécut un grand amour avec un homme important, un officier, tué en 1916. Du moins était-ce ce que les années qui passaient, rendant sa solitude inéluctable, avaient fini par lui faire croire. Elle n'avait cessé d'exagérer l'importance de cette relation banale, se glissant peu à peu dans un personnage de veuve vierge, jeune fille prolongée voyant en Max moins son enfant qu'un jeune frère.

De celui qui avait été son père, Max ne connaissait que quelques photographies, que sa mère tenait serrées dans un tiroir fermé à clef dont il avait bricolé la serrure un matin qu'il se trouvait seul dans l'appartement. Clichés jaunis sur lesquels un homme de belle prestance, à la moustache avantageuse, posait fièrement, exprimant une satisfaction de soi destinée peut-être à masquer sa gêne.

Magda ne parlait jamais de lui. Si, un soir de faiblesse, elle lâcha qu'il avait été tué à Verdun. Elle le souhaitait tant, elle aurait alors bénéficié d'une pension, elle qui dut pendant tant d'années travailler comme secrétaire d'un courtier en tissus installé au premier étage de l'immeuble où elle vivait. Jugeant par tradition familiale que l'homme n'est jamais sur terre que pour procurer à la femme un nécessaire confort, elle s'était sentie abaissée par l'obligation qui lui était ainsi faite de gagner sa vie. Sa sécheresse naturelle s'en était accrue et elle avait fini par se plaire dans ce personnage cassant, imbu d'une supériorité qu'elle s'était elle-même forgée et qu'elle demeurait seule à connaître.

Depuis trois ans, depuis que le courtier en tissus s'était retiré dans sa Bavière natale, la pianiste médiocre qu'elle avait été autrefois s'était jugée fondée à devenir professeur de musique. Elle singeait donc les manières et l'absence de méthode de l'unique préceptrice qu'elle ait jamais connue, pour faire bénéficier de ses conseils douteux et de sa rigueur excessive des gamins qu'elle terrorisait.

En lui tendant une feuille sur laquelle elle avait noté l'adresse de la fille de son amie, devenue Mme Krankl, Magda demanda à Max des nouvelles de Fritz. Lui, au moins, avait réussi. À trente ans, il était directeur d'école, quand Max ne serait jamais qu'un petit instituteur moqué des élèves et méprisé des parents. En répondant distraitement que Fritz se portait aussi bien qu'il est possible, il se souvint d'une de leurs conversations. Fritz

avait suggéré que sa mère devait être de ces gens si fermés aux relations entre les hommes et les femmes qu'elle pourrait affirmer, en le croyant peut-être, que Schubert, dont elle adorait les lieder, avait dû attraper sa syphilis sur un clavier malpropre. Ils avaient ri, mais Max n'était pas certain de trouver la plaisanterie très drôle.

Max remerciait sa mère pour l'adresse et s'apprêtait à prendre congé lorsqu'on sonna à la porte. Magda se leva et signifia à Max qu'elle souhaitait qu'il l'attende. Il la suivit dans le couloir.

Sur le palier se tenait une jeune fille aux joues rosies par le froid, dont la blondeur paraissait accentuée par le bleu profond d'un regard intense.

— Bonjour, madame. Je m'appelle Liselotte Schmidt et je viens de la part de Mlle Lund, qui m'a dit que vous accepteriez peut-être de me donner des cours de chant.

Magda Lang ne répondit pas, considérant l'intruse des pieds à la tête. Puis, comme excédée, d'une voix emplie d'une ironie sans objet :

— Ainsi vous êtes chanteuse ?

— Non, je suis actrice. Mais je voudrais...

— Désolée, on vous aura mal renseignée. Bonjour, mademoiselle.

— Je suis navrée, madame.

Max se glissa entre sa mère et Liselotte. Considérant la jeune fille, il s'excusa de passer ainsi devant elle, cherchant à faire oublier la grossièreté de sa mère. Il dit précipitamment qu'il reviendrait dans quelques jours et

commença à descendre les marches. Il entendit la porte se fermer, puis la voix de Liselotte Schmidt.

— Elle est toujours comme cela?

Il s'arrêta et se retourna.

— Pas quand elle est de mauvaise humeur!

Lotte sourit, il lui tendit la main.

— Je m'appelle Max.

— Très heureuse. Moi, c'est Liselotte. Tout le monde m'appelle Lotte. Vous prenez des cours chez Mme Lang?

— Non, Mme Lang est ma mère.

Lotte parut gênée, Max enchaîna.

— Je n'en suis pas fier. Enfin, je veux dire que j'ai l'habitude.

Elle demeura silencieuse.

De la rue leur parvint la rumeur d'une parade, fifres et tambours, chants et cris mêlés. Sous le porche, elle l'observa, il semblait soucieux. Il lui paraissait plus grand qu'elle ne l'avait vu, il portait les cheveux, très bruns, un peu trop longs dans le cou, sans donner pourtant une impression de négligé. Il pouvait avoir trente ans et, bien que cela fit presque dix ans de plus qu'elle, elle ne sentait pas de différence d'âge entre eux. Mais un air de supériorité, une attitude vaguement hautaine qui pouvait ressembler à de l'indifférence.

Les badauds s'étaient rassemblés sur le trottoir pour voir passer le défilé, Lotte et Max eurent du mal à sortir. Comme il leur était impossible de traverser la rue, ils longèrent la foule, que Max trouva singulièrement silencieuse. Il redoutait le bruit, plus encore les rassem-

blements, cette prévention l'avait empêché de jamais militer dans quelque organisation que ce fût, même du temps où, étudiant, il imaginait croire encore à la politique.

Il éprouva la sensation que Lotte souhaitait s'arrêter un moment, attirée par le déploiement des étendards, la musique et le martèlement des bottes sur le pavé. Deux S.S. distribuaient aux enfants des fanions à croix gammée. Il la prit par le bras et l'éloigna du rassemblement, sans comprendre pourquoi.

— Ainsi vous êtes actrice ?

Elle leva les yeux vers lui, et attendit quelques secondes avant de répondre d'une voix peu assurée.

— Oui. Enfin, j'essaye. Je voudrais bien.

Il ne discerna dans sa réponse aucune trace de cette affectation dont usent les faux modestes de crainte que l'on ne cesse de s'intéresser à eux. Il pensa lui offrir de prendre une boisson chaude dans un café, il ne trouva pas les mots, ce fut elle qui parla.

— Vous prenez le métro à l'Alex ?

— Non, je vais rentrer à pied, j'habite près du Hackescher Markt.

— L'amie chez laquelle je loge habite aussi là-bas.

— Eh bien, marchons, si vous voulez.

Ils cessèrent de parler, fuyant le défilé, dont l'approche faisait se hâter les gens sur le trottoir. Lorsque Max s'engagea à gauche, sous le métro aérien, Lotte dut presser le pas pour se maintenir à son côté. Il s'excusa de marcher aussi vite, expliqua, comme cela, pour dire

quelque chose, qu'il détestait traîner, qu'ainsi il n'avait jamais pu escalader des marches que quatre à quatre. Elle répondit qu'elle aimait flâner, qu'elle en trouvait de moins en moins le temps.

Ils longèrent une palissade bordant le chantier d'un immeuble en cours de réfection, sur laquelle on pouvait lire : « Si nous construisons ici, c'est grâce au Führer! »

Pourquoi s'était-il embarrassé d'elle? Pour excuser la grossièreté de sa mère? Qu'y pouvait-il, si sa mère se comportait comme un être froid, n'ayant d'autre préoccupation que son confort personnel et son image de dame bien née dont rien ne pourrait jamais contrarier la certitude absurde de sa supériorité? Une actrice, en plus, il avait bien besoin de ça.

Il sentit qu'elle l'observait comme si elle l'entendait penser, il lui sourit. Un mensonge de plus, mais à qui mentait-il? Il ne pouvait nier qu'elle lui plaisait. Il la trouvait jolie, oui, mais ce n'était pas seulement cela. Il aimait cette naïveté qui l'avait poussée à vouloir devenir actrice alors que le monde entraînait en guerre, à s'obstiner sans crainte des rebuffades, sans redouter les échecs. Lui-même avait depuis longtemps renoncé à lutter. Il ne se battait pas, pas davantage pour résister au courant que pour essayer de changer le cours des choses. Il s'enfermait dans un égoïsme qui ne lui paraissait intolérable que lorsqu'il le rapprochait de celui de sa mère. Son orgueil seul, qui lui faisait refuser le discours ambiant, était responsable de son renvoi de l'école. Il n'entendait pas qu'on lui dicte ses mots et ses pensées, rien d'autre, mais

cela lui retirait le droit d'instruire les enfants. Cette mise à l'écart le taraudait, il souffrait d'être ainsi exclu, rejeté, alors que chez ceux qui le rejetaient tout lui déplaisait. Sentiment étrange, absurde. Il ne goûtait pas la liberté qui venait de lui être rendue et se sentait au contraire désemparé comme on peut l'être sur un quai de gare, à l'instant où le train s'ébranle, emportant ceux dont vous avez partagé la vie, que parfois vous avez affrontés, et qui vous laissent seul, sans combat à mener, sans adversaire à convaincre. Ce train qu'il n'avait pas voulu prendre partait sans lui, et il s'en trouvait désappointé. Il ne regrettait aucune de ses phrases, aucune de ses pensées. Il en voulait aux autres de choisir une voie qu'il jugeait déshonorante.

— Vous travaillez dans le quartier ?

La question le tira de ses pensées.

— Oui, je suis instituteur.

Sa mère disait professeur. Lui-même, sans doute, en d'autres circonstances, pour impressionner une fille. Celle-ci lui plaisait.

— Je suis sûre que j'aurais aimé ça. Mais j'étais vraiment trop nulle à l'école.

— Je peux peut-être vous donner des cours ?

Elle rit franchement.

— Oh, pour moi, c'est vraiment trop tard. Et vous avez bien assez à faire avec les enfants.

Il marqua un temps.

— Que jouez-vous, en ce moment ?

— Oh, un petit rôle dans une revue. Mais j'ai reçu des

Pascal Mérigeau

Max Lang n'est plus ici

Berlin, février 1940. Au loin, une guerre sans bataille. Dans les rues, dans les cours, le froid, la faim, la peur. Un jeune instituteur rencontre une petite actrice. Leur histoire est simple, trop simple pour un monde qui s'enfonce dans la nuit, où des êtres qui ne sont ni pervers ni fanatiques se font les instruments de la dénonciation ordinaire et envoient à la mort ceux qui leur rendent l'espoir.

Inspiré de faits authentiques, *Max Lang n'est plus ici* recrée le climat d'un premier hiver de guerre, où se révèlent des personnages perdus au cœur du chaos, pris dans une logique absurde et infernale.

Pascal Mérigeau est journaliste et critique de cinéma au *Nouvel Observateur*. *Max Lang n'est plus ici* est son deuxième roman.



B 24813.0  2.99
ISBN 2.207.24813.5
120 FF TTC